

L'horrible beauté

Les yeux sans visage (1959) de Georges Franju

Marcel Jean

Les cinémas nationaux face à la mondialisation

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5094ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (2005). Compte rendu de [L'horrible beauté / *Les yeux sans visage* (1959) de Georges Franju]. *24 images*, (121), 45–45.

L'horrible beauté

par Marcel Jean

Le nom de Georges Franju est aujourd'hui injustement méconnu alors qu'il devrait figurer près de ceux de Cocteau, de Melville et de Bresson, ces grandes personnalités du cinéma français qui ont précédé la Nouvelle Vague. Cofondateur, avec Henri Langlois, de la Cinémathèque française, Franju a été, avec Resnais, responsable de la renaissance du court métrage français au cours de la décennie 1950. *Le sang des bêtes* (1949), *Hôtel des Invalides* (1951), *Le grand Méliès* (1952), *Mon chien* (1955) ont tous contribué à établir sa réputation d'auteur. Et qu'est-ce qui caractérise l'esthétique de cet auteur? Sa sensibilité surréaliste, son non-conformisme actif, son admiration pour Feuillade.

Toutes ces qualités sont bien présentes dans *Les yeux sans visage* (1959), deuxième long métrage du cinéaste et rare exemple concluant de film fantastique français, l'admiration pour Feuillade d'abord, perceptible dans la force poétique des images, dans une façon d'aborder le cadre et la durée qui génère une tension constante. Dans une interview rapportée par Francis Lacassin et publiée dans l'ouvrage que ce dernier a consacré à Feuillade, Alain Resnais déclarait d'ailleurs : « Franju et Buñuel, branchés sur la même longueur d'onde, témoignent d'un sentiment identique du fantastique de la réalité; ils parviennent avec la même aisance, la même joie que Feuillade, à créer le mystère et le rêve à partir d'éléments très quotidiens. »¹

Le nom de Buñuel étant lancé, il n'en faut pas plus pour attirer l'attention sur l'aspect surréaliste du travail de Franju. D'emblée, c'est-à-dire dès les premiers plans des *Yeux sans visage* qui montrent des platanes rendus incandescents par la lumière des phares d'une voiture, Franju transcende la réalité, bouscule les apparences en un crescendo qui le mènera jusqu'à la splendide fin où une femme, après sa révolte libératrice, devient une véritable statue en mouvement, puis s'éloigne dans un jardin tandis que des colombes volent dans la nuit.



Les yeux sans visage (1959) de Georges Franju. Un chef-d'œuvre du cinéma fantastique français.

Éloge de l'imagination, plaidoyer en faveur de la nécessaire révolte, évocation d'un monde dissimulé régi par son propre système de valeurs, *Les yeux sans visage* est tout cela mais surtout un poème violent à la beauté, à l'horrible beauté. Franju a réalisé là un film qui fut longtemps incompris (en 1959 aucun cinéaste « sérieux » n'aurait réalisé un film d'horreur) mais qui est incontestablement un chef-d'œuvre. Cocteau, comme Resnais, avait remarqué le génie du cinéaste : « Il fallait beaucoup d'audace pour oser un tel film, le calme presque monstrueux de Pierre Brasseur et la légèreté de fée de Mlle Scob pour le rendre supportable. Mais le film d'épouvante possède des lettres de noblesse et Franju n'a pas oublié la grande règle qui consiste à traiter l'irréel avec le maximum de réalisme. »²

Souhaitons que la sortie récente d'un DVD comprenant le long métrage *Les yeux sans visage* (1959) et le court métrage *Le sang des bêtes* (1949) contribue à réactualiser le nom de Franju. Édité par Criterion, ce DVD est bonifié par un extrait d'entretien avec Franju tiré de l'émission française *Ciné-Parade*, ainsi que par un extrait du docu-

mentaire *Les grands-pères du crime* qui montre les scénaristes des *Yeux sans visage*, Boileau et Narcejac. La copie ayant servi au DVD est d'excellente qualité, le son en mono, mais en très bon état.

La présence du *Sang des bêtes* ne peut être considérée comme un simple supplément tant le film, d'une durée de 22 minutes, est majeur. Montrant le rituel sanglant de la mise à mort, le film est un chant violent qui se distingue par son imagerie troublante et son humour noir (il faut entendre *La mer* de Trenet tandis que sous nos yeux coule un flot de sang). D'une simple visite aux abattoirs de La Villette, Franju a tiré une réflexion inquiétante qui nous rappelle *Les joyeux bouchers* que fredonnait Boris Vian. Il n'y aurait que ce court film que l'entreprise en vaudrait la peine, alors, avec *Les yeux sans visage*, cela devient une aubaine. 🍷

1. Francis Lacassin, *Louis Feuillade*, Paris, Seghers, 1964, p. 153.

2. Article inédit cité par Gabriel Vialle dans *Georges Franju*, Paris, Seghers, 1968, p. 175.

Eyes Without a Face (Les yeux sans visage), The Criterion Collection, n° 260